



LES ARCHÉOLOGUES ET LES PALÉONTOLOGUES sont souvent équipés de piolets, pinceaux et cartes topographiques. Une liste peu comparable avec celle des aventuriers du cinéma.

ont lieu dans des contrées reculées et sont censées se dérouler dans la première moitié du XX^e siècle, en pleine période coloniale. D'ailleurs, les lieux explorés sont souvent peuplés de « sauvages » agressifs embusqués dans des grottes ou dans les arbres, vision aujourd'hui archaïque de populations autochtones.

Les pays visités sont nombreux et les vestiges de différentes natures : à l'époque, archéologues et paléontologues étaient encore des chercheurs pluridisciplinaires, capables de travailler sur des thématiques variées. Aujourd'hui, les scientifiques sont plus spécialisés, car de plus en plus nombreux, et les connaissances acquises de plus en plus substantielles. En paléontologie, chaque chercheur travaille souvent sur un groupe systématique précis – insectes, plantes ou mammifères fossiles –, ce qui peut limiter les interactions entre domaines de compétence.

Ces « savanturiers » à plusieurs casquettes rappellent les riches amateurs, les chasseurs de trésors et les voyageurs naturalistes des XIX^e et XX^e siècles. On les croise dans de nombreux romans d'aventure et d'exploration, tels ceux de Jules Verne : le capitaine Nemo est à la fois ingénieur naval, océanographe et ichtyologue ! Dans *Jurassic Park* de Michael Crichton (1990), le paléontologue Alan Grant serait peut-être plus fidèle à l'image du chercheur d'aujourd'hui parce qu'il est très spécialisé (en l'occurrence sur les hadrosaures, ou dinosaures à bec de canard). Hélas, son apparence

rappelle trop celle d'Indiana Jones. Notons que, dans *Le Monde perdu* d'Arthur Conan Doyle (1912), qui a pourtant inspiré Michael Crichton, le professeur Challenger n'est pas un gentil paléontologue apprécié des enfants comme c'est le cas de Grant, mais un zoologiste acariâtre et mégalomane.

Ce n'est pas le chapeau qui fait le paléontologue

Une autre remarque est que tous les paléontologues ou les archéologues de fiction ne sont pas des hommes de terrain : le très académique professeur Yamane, paléontologue qui mène l'enquête dans le tout premier *Godzilla* d'Ishirō Honda (1954), n'apparaît à l'écran pratiquement qu'en cravate.

En paléontologie et en archéologie, les collections jouent un rôle important : la dernière scène des *Aventuriers de l'arche perdue*, où l'Arche est rangée dans une caisse entreposée parmi d'autres dans un immense hangar, suggère bien que de nombreux fossiles et autres vestiges dorment dans des collections. Ces dernières nécessitent d'être réexaminées à la lumière des connaissances et des moyens d'investigation actuels. Le Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, héberge l'une des plus anciennes et importantes collections au monde, dont les 68 millions de roches, minéraux, fossiles, plantes, insectes, etc. constituent une source de travail inépuisable pour les chercheurs qui, faute de temps et de moyens, ne retournent pas souvent sur le terrain.

Quant aux laboratoires des archéologues et des paléontologues de la science-fiction, ils sont rarement à la pointe de l'innovation, sauf peut-être dans *Jurassic Park*, où les techniques génétiques permettent de ressusciter des dinosaures. En général, ces disciplines sont considérées, à tort, comme poussiéreuses, s'effectuant dans des musées surannés où les instruments de haute technologie n'ont pas leur place – comme si l'âge avancé des objets d'étude empêchait toute utilisation de méthodes d'investigation modernes. Pourtant, en réalité, paléontologues et archéologues utilisent des techniques modernes telles que la microtomographie à rayons X (sorte de radiographie à haute résolution et en trois dimensions) ou la microscopie électronique à balayage, afin de faire parler les fossiles.

À l'écran, le paléontologue et l'archéologue sont souvent des hommes – une rare exception étant Lara Croft – d'autant plus âgés qu'ils sont intelligents, à l'image du vieux sage. S'ils sont jeunes, tel Ross Geller dans la série *Friends*, leur métier n'est guère mis en avant. Finalement, comme la plupart des scientifiques en science-fiction, ils sont souvent gentils, crédules et rapidement dépassés par les événements. Les méchants, eux, sont plutôt des politiciens, militaires ou des grands patrons...

J.-S. STEYER est paléontologue au CNRS-MNHN, à Paris. R. LEHOUCQ est astrophysicien au CEA, à Saclay. M. BOULAY est sculpteur numérique.

ART & SCIENCE

Les Pieds nickelés et le mammouth

Le peintre Paul Jamin a représenté une humanité faible et démunie face à la nature. Cette vision de nos ancêtres a vécu. Une visite au musée de l'Homme, qui vient de rouvrir, s'impose pour se remettre les idées en place quant à notre histoire.

Loïc MANGIN

Le 17 octobre 2015, le nouveau musée de l'Homme a ouvert ses portes sur des espaces complètement réorganisés après six ans de travaux. Dans le parcours proposé aux visiteurs, la biologie, la préhistoire, l'ethnologie, la philosophie et l'anthropologie sont conviées pour répondre, ou au moins apporter des éléments de réponse, à trois questions fondamentales : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Cette dernière est une nouveauté, mais elle est désormais indispensable, car l'humanité a conquis le monde et transformé l'essentiel de la nature. À l'heure de la mondialisation, nous modifions à un rythme inédit notre environnement et l'on peut se demander, avec le musée, si nous saurons nous adapter à ces évolutions rapides.

Étonnamment, des questions du même ordre surgissent à la vue de *La fuite devant le mammouth*, peint par Paul Jamin (1853-1903) en 1885 (voir page ci-contre). Devant ce tableau, un peu isolé dans le musée, sur la mezzanine, on s'interroge : les « chasseurs-cueilleurs » que nous fûmes étaient-ils adaptés à leur environnement ? Notre présence aujourd'hui répond, mais on ne peut s'empêcher de penser que l'on revient de loin !

La toile représente, dans un paysage enneigé, quatre hommes qui s'enfuient devant un impressionnant mammouth, au regard menaçant. On imagine qu'ils ont été surpris alors qu'ils étaient installés autour d'un feu que l'on distingue à droite. Le ciel est sombre,

et la couleur, rose orangé, laisse supposer un lever ou un coucher de Soleil.

Jusqu'où la scène est-elle réaliste ? Selon Pascal Tassy, du Muséum national d'histoire naturelle, l'animal est bien un mammouth, sa toison en faisant foi, mais il ne correspond pas aux canons du mammouth laineux *Mammuthus primigenius*. De fait, ses défenses ne sont pas du tout hélicoïdales.

L'effroi des hommes qui s'enfuient est un autre aspect qui intrigue le paléontologue. Bien qu'on ignore l'importance de la chasse au mammouth dans le quotidien de nos ancêtres, on sait qu'ils la pratiquaient.

La peinture de Paul Jamin serait selon Pascal Tassy une bande dessinée avant l'heure, mettant en scène des Pieds nickelés.

Aussi ne devraient-ils pas être horrifiés à la vue d'un animal qui est d'habitude leur gibier.

Enfin, le paysage pose problème. Les mammouths, qui consommaient plusieurs kilogrammes de végétaux par jour, étaient inféodés à la steppe à mammouths, faite d'herbes hautes et d'arbustes. Ils n'évoluaient pas dans de tels milieux inhospitaliers recouverts de neige. Pourtant, ils sont fréquemment associés à de tels environnements, peut-être parce que beaucoup de spécimens ont été découverts en Sibérie.

En fin de compte, Pascal Tassy voit dans l'œuvre de Paul Jamin une sorte de bande

dessinée avant l'heure mettant en scène des Pieds nickelés. La vision du peintre serait celle d'un artiste citadin, pétri des stéréotypes de son époque, mais elle reste pleine de charme.

Marylène Patou-Mathis, elle aussi au Muséum national d'histoire naturelle, confirme l'analyse. *La fuite* est une reconstitution imaginaire de la vie préhistorique telle qu'on se la représentait à la fin du XIX^e siècle : on imaginait nos ancêtres faibles et démunis, perdus dans une nature hostile. Dans cette vision misérabiliste, l'animal apparaît fort, terrible. Ici, le mammouth est immobile et dédaigneux. La position de ses oreilles et de sa trompe ne trahit aucun mécontentement, il est sûr de lui.

Quant aux hommes, indubitablement des *Homo sapiens*, la préhistorienne les trouve plutôt réussis. Leurs vêtements, leur chevelure, leurs armes sont un *melting-pot*, offrant toutes les possibilités.

Ces personnages s'inscrivent dans l'idéologie dominante, au temps de Jamin, d'une histoire de l'humanité supposée linéaire et progressiste. Aux débuts de la préhistoire en tant que discipline, nos ancêtres étaient vus comme nécessairement moins évolués que nous, dépourvus de toute notre technique. Les représentations (peintures, sculptures, romans...) entretenaient cette image qui a longtemps perduré. La vision buissonnante de l'humanité, qui prévaut aujourd'hui, a mis du temps à s'imposer. Pour l'appréhender dans toute sa richesse, une visite au musée de l'Homme est recommandée ! ■



J.-Ch. Domenech/Musée de l'Homme